[lecture & langue]

Puisqu'il n'est pas encore interdit (ou tant qu'il n'est pas encore interdit) de lire avec des références, avec des informations derrière les yeux, Yvanne Chenouf a relevé quelques flashs intertextuels inspirés de la lecture du document d'accompagnement *Le langage à l'école maternelle*.[1] **On peut espérer, écrit-elle, qu'avec une bonne rééducation ce genre de comportement disparaîtra et que tout texte sera bien pris « au pied de la lettre », au ras des pâquerettes.**

Jusqu'aux bouts de la langue

« Vivre dans un pays dont on ne connaît pas la langue, y vivre largement, en dehors des cantonnements touristiques, est la plus dangereuse des aventures (au sens naïf que cette expression peut avoir dans des romans pour la jeunesse) : c'est plus périlleux (pour le « sujet ») que d'affronter la jungle, car il faut excéder la langue, se tenir dans sa marge supplémentaire, c'est-à-dire dans son infini sans profondeur. Si j'avais à imaginer un nouveau Robinson, je ne le placerais pas dans une île déserte, mais dans une ville de douze millions d'habitants dont il ne saurait déchiffrer ni la parole ni l'écriture : ce serait là, je crois, la forme moderne du mythe. »[2]

On naît dans une langue ; les enfants, même les plus petits et ceux qui ne parlent pas encore ou ne s'expriment pas de manière intelligible, baignent dans cette langue depuis leur naissance, dans sa « musique » avant même leur naissance (p.9)

« D'avoir eu l'obligation de m'adapter à tant de systèmes divers, d'apprendre autant de langues différentes en si peu d'années (à neuf ans, j'en étais à l'apprentissage de la cinquième) ont eu

sur ma formation des conséquences capitales. (...) Sachant d'expérience que l'absence d'interlocuteur suffit pour jeter à bas instantanément la pertinence de tout système verbal, j'ai, dès ma petite enfance, établi ma sécurité sur des faits plus solides, moins susceptibles de faillites subites et à ce point radicales : un objet peut perdre l'usage du mot qu'il désigne, il n'en perd pas pour autant sa fonction. Je peux ne pas savoir comment se nomme une chaise dans cette langue nouvelle, je sais toujours la reconnaître et m'asseoir dessus. (...)

Très jeune, je découvris que se livrait entre les langues une guerre absurde et sans merci, car leurs usagers supposent toujours celle qu'ils ont élue, supérieure et seule légitime. J'avais été fière d'avoir appris plusieurs langues, on m'enseigna qu'il valait mieux ne pas s'en vanter.

« Ma chère enfant, me dit le lendemain de mon arrivée dans un très distingué couvent des îles Britanniques la religieuse chargée du cours de catéchisme qui débutait chaque journée, *puisque vous ne connaissez pas encore l'anglais, vous allez pendant le temps du cours faire un devoir par écrit en français. Voici, répondez à cette question. »* (...) *« Qu'est-ce que la Sainte Eucharistie ? »* (...)

Cette sainte était inconnue à Mulhouse ! J'étais démasquée. On allait savoir que je n'étais pas une vraie Française, que ma véritable langue était l'alsacien, un patois honteux. J'avais pourtant promis à ma mère de ne pas en faire l'aveu et de me faire discrète sur ma connaissance de l'allemand, la langue criminelle de notre récent ennemi. (...) Dans tout cela que me reste-t-il de la Pologne, ma patrie de naissance ? (...)

Un des contes de mon enfance est *La Petite Sirène* de Hans Christian Andersen. (...) Aujourd'hui, si je retourne les éléments de ce conte en moi (...) surgissent, entre autres, ces questions que posent l'exil et la perte de la langue première : quelle est la différence entre l'acquisition de la langue maternelle et celle des langues suivantes ? Que deviennent en nous les langues devenues muettes ? Où se cachent les mots prononcés jadis ? Dans quels replis se sont-ils secrètement tapis ? La langue maternelle s'installe en même temps que se forme l'appareil phonatoire, m'apprend mon ami linguiste, et ce n'est évidemment plus jamais le cas par la suite. Penser que la langue première est en quelque sorte inscrite à jamais dans notre physiologie me paraît d'autant plus extraordinaire dans les cas comme le mien où cette langue a été oubliée. Et par quelles voies Andersen, cet étrange petit homme, avait-il eu connaissance des dangers mortels qui guettent l'imprudent exilé poussé par son invincible nostalgie à retourner aux origines, alors qu'il en a perdu les codes ? »[3]

La langue est un produit social et culturel. Convention adoptée par une communauté linguistique, elle constitue un système complexe régi par des régulations que l'on peut observer, objectiver... (p.9)

Grec par ses parents, Français par ses enfants, Vassilis Alexakis se promène d'une langue à l'autre, d'un pays à l'autre. À la mort de son père, il décide d'apprendre une langue africaine peu connue, parlée en Centrafrique. À l'origine c'était la langue des piroguiers de l'Oubangui.

« En sango, un éléphant se dit *doli* et des éléphants *adoli*. Le pluriel est marqué par le préfixe **a-**. Maintes fois, je me suis entraîné à mettre au pluriel les noms que je connais : *akodoro*, des pays, *akutukutu*, des voitures, *adokotoro* des docteurs, *apupulenge*, des filles. (...) [*apupulenge* veut aussi dire *papillons* dans cette langue].

Le sango (...) chemine sur des terres où la quasi-totalité des plantes et les trois quarts des arbres me sont inconnus. Sa syntaxe me déconcerte encore plus. Il ne dit rien comme j'ai l'habitude d'entendre. *« Je porte une malle sur ma tête »* devient *« Je porte sur ma tête malle une. »* (...) Je suppose que l'histoire de *Blanche-Neige* et les sept nains s'intitule *Blanche-Neige et les nains sept* ? Je n'ai pas oublié que *« sept »* se traduit par *mbasambara*. (...)

Tandis qu'en français comme en grec l'adverbe de négation se place en début de phrase, en sango on le trouve à la fin. Comment ne pas être surpris par une langue qui présente toujours les choses sous un angle positif, quitte à se dédire tout de suite après ? Si l'on veut exprimer l'idée qu'on n'a plus ses parents, on affirmera d'abord qu'on les a, puis on ajoutera pepe (...), c'est-à-dire *« pas »*, *« point du tout »* : *« j'ai mon père et ma mère pas. »* (...) Lorsque deux propositions négatives se suivent, *« je n'ai pas su que tu n'es pas venu »*, on déclarera *« j'ai su que tu es venu »*, après quoi

---

■ **1.** MEN, Scéren [CNDP], avril 2006 ■ **2.** Roland Barthes, *Le Grain de la voix*, Seuil, Points Essais, 1981, p. 131 ■ **3.** Elzbieta, *L'Enfance de l'Art*, Le Rouergue, 1997, Chapitre II, Les fées

on répétera pepe deux fois. Pepe est en somme une espèce de trappe où le sens des mots s'engouffre subitement. Le grec et le français expriment la négation énergiquement, d'entrée de jeu. Le sango, lui, tergiverse, se risque à formuler le contraire de ce qu'il entend, cultive le suspense. La phrase sango se développe à l'ombre d'un doute. (...)

Le verbe sango reste immuable. *« Je suis »* se traduit par *mbi yeke*, *« Tu es »*, *mo yeke*, *« Il est »*, *lo* ou *a yeke*. À l'imparfait, on dira toujours *yeke* et au futur aussi. La langue distingue pourtant un futur immédiat, un futur relativement éloigné et un futur très lointain. Ils sont annoncés par les adverbes *fade*, *« tout de suite »*, *ande*, *« plus tard »*, *gbanda*, *« beaucoup plus tard »*. Elle désigne le passé récent par *ando*, et celui qui se perd dans la nuit des temps par *giriri*. Lorsqu'elle veut souligner le caractère achevé d'une action elle se sert du verbe finir, elle termine son propos par *awe*, *« c'est fini »*. *Awe pepe*, *« ce n'est pas fini »*... L'idée de durée dans le présent est exprimée à l'aide de l'auxiliaire *yeke* qui prend alors le même sens que la locution *« être en train de »*. *Lo yeke kui* signifie *« il est en train de mourir »*, *« il va mourir »*.[4]

Une langue n'est pas un objet figé : c'est une construction humaine qui évolue dans le temps et s'enrichit de croisements et d'emprunts. (p.9)

« ...les mots français que nous sommes si fiers de prononcer exactement ne sont eux-mêmes que des « cuirs » faits par des bouches gauloises qui prononçaient de travers le latin ou le saxon, notre langue n'étant que la prononciation défectueuse de quelques autres. Le génie linguistique à l'état vivant, l'avenir et le passé du français, voilà qui eut dû m'intéresser dans les fautes de Françoise. »[5]

« Comment dit-on « Dieu » en sango ? Je viens d'ouvrir le dictionnaire, on dit *Nzapa*. J'apprends en même temps la locution *ngu ti Nzapa*, *« l'eau de Dieu »*, qui désigne la pluie. (...)

La Centrafrique porte en sango le nom de *Beafrika*, c'est-à-dire *« Cœur-d'Afrique »*. (...)

- Comment faites-vous pour créer des mots ?

- Je me laisse guider par l'évolution de la langue. Je ne fais qu'accélérer son mouvement. *Senda*, la science, fait partie de plusieurs noms composés. Je me suis permis d'ajouter *senda-be*, *« cardiologie »*, *senda-ngu*, *« hydrologie »*, *senda-ngu-Nzapa*, *« pluviométrie »*, *senda-Nzapa*, *« théologie »*. (...)

Je songe à *Blanche-Neige* : peut-on traduire son nom en sango ? Le mot *« neige »* n'est pas cité dans le dictionnaire. »[6]

L'usage spontané que nous faisons de notre langue maternelle nous masque qu'elle organise le monde, les données de l'expérience d'une certaine façon qui est relative et non universelle. (p. 9)

« Les Esquimaux, m'a-t-on affirmé, n'ont pas de nom générique pour désigner la glace ; ils ont plusieurs mots (...quelque chose comme une douzaine) qui désignent spécifiquement les divers aspects que prend l'eau entre son état tout à fait liquide et les diverses manifestations de sa plus intense congélation (...) Il se peut que les Esquimaux n'aient qu'un mot pour désigner l'espace qui sépare leurs igloos alors que nous en avons au moins, dans nos villes, sept (rue, avenue, boulevard, place, cours, impasse, venelle) et les Anglais au moins vingt... »[7]

« Au Bénin, le système langagier est organisé en domaines cloisonnés et ritualisés : le *fon*, langue véhiculaire, sert pour les choses simples et techniques de la vie quotidienne ; le *nagô* est requis pour interroger quelqu'un sur sa vie ; *le yoruba* est parlé pour soigner une personne malade ; si elle est très malade, le thérapeute utilisera le *yarouba ancien*... »[8]

Tout locuteur a une connaissance intuitive des règles hors de tout apprentissage explicite de la grammaire. (p.9)

« Dans les écoles, les enseignants ignorent que suivant leur groupe d'appartenance, les enfants ont été « accueillis » à la naissance de façons diverses et qu'ils ont été bercés dans une langue qui les structure de la même façon que les autres membres de l'ethnie, différente de celle de l'ethnie voisine de la nôtre. Cette langue, celle de l'ethnie dans laquelle l'enfant naît, a une structure propre qui constitue le premier système logique dans lequel l'enfant doit entrer (s'il n'y entre pas, il devient autiste). Dès que l'enfant entend et parle, la langue lui apporte des éléments qui ne sont pas immédiatement accessibles mais qui serviront plus tard.

À travers les mots, se glisse à l'insu du groupe (et à celui de l'enfant) un sens philosophique propre à chaque langue. L'enfant, en apprenant ces différents mots, comprend leurs différents sens et ne pourra jamais s'en défaire : il est contraint par la langue que sa naissance lui a imposée. Il est tout aussi contraint par les différentes règles grammaticales, ou bien par l'ordre des mots. »[9]

Ainsi, en découvrant l'écrit, l'enfant va devoir observer que celui-ci exige des transformations du parler spontané. (p.10)

« Toujours est-il que ces dames des bonnes œuvres d'Acqueduct, elles m'ont demandé où j'allais à l'école, pourquoi maman était partie en laissant POP tout seul et si je savais lire et écrire et tout ce qui s'ensuit. Et quand j'ai répondu « Et comment que je sais lire », elles m'ont apporté le livre en question, pour voir. (...) Ça parlait d'un gosse nommé Long John Silver (...) C'est pas qu'il y avait des mots compliqués, mais le type qui l'avait fait, il avait une orthographe à rallonge, avec des lettres et des lettres à n'en plus finir. (...)

• Comment pourrait-il y avoir trop de lettres dans les mots ? Est-ce que tu insinuerais que Robert Louis Stevenson ne connaissait pas sa grammaire ?

• Moi, Stevenson, je sais pas qui c'est, je leur réponds, mais j'sais une chose : c'est que son machin, c'est drôlement fabriqué et que personne ne pourrait rien y comprendre. Tenez, je vais vous faire voir.

J'avais mon sandwich (...) que j'avais emballé dans la Dernière Turfiste *(...) :*

• (...) regardez ça. Gady Bird, H, 3 B par Héliotrope par First-Volo et Frangi-Pangi. 5 Déc. 17/1 P. Rec. Tr. M. George Straingfellow 2006 R. 25 Ter. C. 5. I. 31/4 m. D. mc. M.L. Dar 8.9 Ion. Iram-Heure d'Amour-Ike Williams. (...)

Elles voulaient pas croire que je lisais pour de bon. (...) pourtant c'était là inscrit devant leur nez, en toutes lettres que Glady Bird était une pouliche baie de trois ans, qui n'avait jamais gagné et qu'elle était de Héliotrope, par First-Volo et Frangi-Pangi et que la dernière fois qu'elle avait couru, c'était le 5 décembre, à 17 contre 1 dans un Prix à réclamer à Tropical Park avec George Stringfellow comme monte, distance deux mille six cent mètres, poids cinquante trois kilos, terrain collant, que le temps du gagnant était deux minutes cinquante-deux secondes et que Glady Bird avait mené au départ, au petit bois, dans la ligne droite, mais qu'elle s'était ratatinée avant le poteau et avait fait huitième, derrière Iram II, Heure d'Amour et Ike Williams, dans l'ordre. (...)

L'Île au trésor... il m'a tellement possédé, ce livre, que je pouvais plus le quitter (...) à force, j'avais trouvé un truc à moi pour aller plus vite. Je fermais à moitié les yeux et comme ça, j'arrivais à laisser filer les lettres en trop. (...) [à son retour] *je demande à POP :*

- T'as entendu parler de Long John Silver ?

- Connais pas, il me répond. Probablement un toquard qui court dans les prix à réclamer. »[10]

Les successions des sons ne se font pas au hasard, certaines configurations sonores étant très fréquentes, d'autres rares, voire inexistantes. (p.9)

« Cinoc vint vivre rue Simon-Crubelier en 1947. (...) comment devait-on prononcer son nom ? Évidemment la concierge n'osait pas l'appeler « Sinoque ». Elle interrogea Valène, qui proposa « Cinoche », Winckler qui tenait pour « Tchinotch », Morellet qui penchait vers « Cinots », Mademoiselle Crespi qui suggéra « Chinosse », François Gratiolet « Tsinoc », et enfin Monsieur Échard qui, bibliothécaire versé dans les graphies forestières et dans les subséquentes façons de les émettre, montra que, sans tenir compte d'une éventuelle transformation du « n » central en « gn » ou en « nj » et en admettant par principe une fois pour toutes que le « i » se prononçait « i » et le « o » « o », il y avait quatre manières de prononcer le premier « c » : « s », « ts », « ch », et « tch », et cinq manières de dire le dernier : « s », « k », « tch », « ch », et « ts » et que, par conséquent compte tenu de la présence ou de l'absence de tel ou tel accent ou signe diacritique et des particularités phonétiques de telle ou telle langue ou dialecte, il y avait lieu de choisir entre les vingt prononciations suivantes :

Sinosse	Sinok	Sinotch	Sinoch	Sinots
Tsinosse	Tsinok	Tsinotch	Tsinoch	Tsinots
Chinosse	Chinok	Chinotch	Chinoch	Chinots
Tchinosse	Tchinok	Tchinotch	Tchinoch	Tchinots (...) »[11]

Les enchaînements de mots suivent également des agencements particuliers. (p. 9)

Bonjour, mon nom est Maïs ! Siam est mon nom, bonsoir. Pourquoi parles-tu à l'envers ? Tu parles à l'endroit, pourquoi ? [12]

La langue ne constitue pas une nomenclature qui ferait correspondre des mots à une liste stable et universelle de concepts ; il n'y a pas de correspondance stricte entre les langues (p.9)

Voir les deux traductions d'un passage de *De l'autre côté du miroir,* page suivante.

On ne peut parler de la langue sans se confronter au problème de la norme et de la variation. (p.10)

« Le journal salvadorien cité en espagnol par le rapport américain décrivait, de façon quasi hallucinante, le tas de cadavres qu'on avait

■ **4.** Vassilis Alexakis, *Les Mots étrangers*, Stock, 2002 ■ **5.** Marcel Proust ■ **6.** *Les Mots étrangers* ■ **7.** Georges PEREC, *Penser, classer*, Seuil, pp.154-155 ■ **8.** C. Mesmin, M. Ba, *La médiation interculturelle en langue, Psychothérapie des enfants migrants*, La Pensée Sauvage, 1995, p.26 ■ **9.** *idem*, p.25 ■ **10.** Charles Williams, *Fantasia chez les Ploucs*, Gallimard, Folio Junior, 1957 ■ **11.** Georges PEREC, *La vie mode d'emploi*, Hachette, 1978, pp.360-361 ■ **12.** AGOPIAN Annie, *Siam & Maïs*, Le Rouergue

Auriez-vous la bonté de m'enseigner la signification du poème *Bredoulocheux* ? (...) Ceci paraissait très prometteur ; Alice récita donc la première strophe de Bredoulocheux : *« Il était reveneure, les slictueux toves Sur l'allouinche gyraient et vriblaient ; Tout filoreux vaguaient les borogoves ; Les verchons fourgus bourniflaient. » (…)* *Reveneure*, c'est quatre heures de l'après-midi, l'heure où l'on commence à faire revenir les viandes du dîner. (…) *Slictueux* signifie souple, actif, onctueux. C'est comme une valise, voyez-vous bien : il y a trois significations contenues dans un seul mot. (…) *Gyrer* c'est tourner en ronflant comme un gyroscope ; *vribler*, c'est faire des trous tout comme fait une vrille tout en étant sujet à vibrer de manière inopportune. (…) On l'appelle *allouinde*, voyez-vous bien, parce qu'elle s'allonge loin devant le cadran solaire, loin derrière lui… (…) Le *borogove* est un oiseau tout maigre, d'aspect minable, dont les plumes se hérissent dans tous les sens : quelque chose comme un lave-pont qui serait vivant. Ma foi, le *verchon* est une sorte de cochon vert ; mais en ce qui concerne *fourgus* je n'ai pas d'absolue certitude. Je crois que c'est un condensé des trois participes : fourvoyés, égarés, perdus. Le *bourniflement*, c'est quelque chose qui tient du beuglement et du sifflement, avec, au beau milieu, une espèce d'éternuement… **Trad. H. Parisot, Aubier, 1971**	Voudriez-vous être assez aimable pour m'expliquer ce que signifie le poème « Jabberwocky »? (…) Ceci paraissait très réconfortant ; aussi Alice récita la première strophe : *Il était grilheure : les slictueux toves Gyraient sur l'alloinde et vriblaient ; Tout flivoreux allaient les borogoves ; Les verchons fourgus bourniflaient. (…)* « Grilleure » c'est six heures du soir, l'heure où on commence à faire griller de la viande pour le dîner. (…) « Slictueux » signifie « souple », « actif », « onctueux ». Vois-tu, c'est comme une valise : il y a trois sens empaquetés en un seul mot. (…) « Gyrer » c'est tourner en rond comme un gyroscope. « Vribler », c'est faire des trous tout comme une vrille. (…) Vois-tu, on l'appelle « l'alloinde », parce que c'est une allée qui s'étend loin devant et loin derrière le cadran solaire… (…) Le « borogove » est un oiseau tout maigre, d'aspect minable avec des plumes hérissées dans tous les sens : quelque chose comme un balai en tresse de coton qui serait vivant. Ma foi un « verchon » est une espèce de cochon vert ; mais pour ce qui est de « fourgus », je ne suis pas très sûr. Je crois que ça doit vouloir dire : « fourvoyés, égarés, perdus ». « Bournifler », c'est quelque chose entre « beugler » et siffler, avec, au milieu, une espèce d'éternuement… **Trad. J. Papy, Gallimard, 1961**

trouvés un matin après les massacres de la nuit, et il insistait sur les vêtements des morts, sans doute pour en faciliter l'identification. Or un des cadavres était vêtu d'un camison de dormir celeste - *cela veut dire simplement d'une chemise de nuit bleue, ce que j'ai compris presque tout de suite mais ce presque a beaucoup d'importance, sans quoi je n'aurais pas retenu ce détail vestimentaire au milieu de beaucoup d'autres. L'expression espagnole était pour moi à la fois connue et inconnue, et avant que me vienne la traduction correcte (la chemise de nuit bleue) se présentait de façon fugitive la possibilité de lier dormir à « céleste » et non à camison, ce qui conduisait à un sens beaucoup plus impressionnant et on pourrait dire plus poétique, comme si un* camison de dormir celeste *pour moi à qui l'espagnol reste langue étrangère, pouvait vouloir dire : une chemise pour aller dormir au ciel, sens qui est saisissant quand il s'agit d'un massacre. »*[13]

Il y de multiples façons de parler selon la situation, le but visé, les attentes de l'interlocuteur, l'urgence à dire, le médium... (p.10)

« Il y a autant de façons de comprendre que de mettre en mots. »

Un enfant de 5 ans à qui on propose *lion* donne la « définition » suivante : *« un lion oh là là, ça mange. Il y en a aussi dans la forêt. Alors c'est jaune. Des fois ça a des traits, pi ça saute très haut, ça a des cheveux qui vont jusqu'à là. Ça a quatre pattes c'est comme un chien, c'est un tout petit peu plus grand. Ça mange tout. Pas les crocodiles parce qu'ils se battraient et ça peut être le crocodile qui le mange, pi en plus ça vit dans les rivières. »*

« On a l'impression [commente Frédéric François, l'auteur] *d'un enfant qui fait le tour du disponible autour du thème proposé. Si l'on veut, sa muse le fait bouger. Ce sont ces mouvements qui importent, que ne ferait sans doute pas un adulte. Soit le recodage des cheveux, soit la comparaison avec le chien, ou l'évocation des 'traits' (le tigre ?) soit le récit génétique du 'manger', mais aussi du danger du conflit avec le crocodile écarté. Sans oublier la rivière sans doute attirée par le crocodile. »*[14]

L'école fait un usage particulier du langage et de la langue... (p.10)

« Il en est ainsi, par exemple, de l'œuvre littéraire : les élèves les moins familiers de cet univers tendent à la considérer du point de vue de l'histoire racontée, de l'intérêt qu'on lui porte ou des valeurs et expériences qu'elle véhicule, quand l'enseignant attend, lui, que l'œuvre soit construite comme un texte et que les élèves porte sur ce texte un regard critique qui mobilise des cadres théoriques d'analyse. »

Bakhtine distingue les genres (de discours) premiers des genres seconds : *« Les genres premiers peuvent être ici décrits comme relevant d'une production spontanée, immédiate, liée au contexte qui la suscite et n'existant que par lui, dans l'oubli d'un quelconque apprentissage ou travail sous-jacent (...) Les genres sont seconds lorsque, fondés sur les premiers, ils les travaillent et les ressaisissent dans une finalité qui évacue la conjoncturalité de leur production ; ils supposent une production discursive qui signifie bien au-delà de l'interaction dans laquelle elle peut conjoncturellement se situer. »*[15]

« Je vais te lire l'énoncé, proposa Delphine. *« Les bois de la commune ont une étendue de seize hectares. Sachant qu'un are est planté de trois chênes, de deux hêtres et d'un bouleau, combien*

les bois de la commune contiennent-ils d'arbres de chaque espèce ? » (...) *« Les bois de la commune sont tout près d'ici. Le seul moyen de savoir combien il y a de chênes, de hêtres et de bouleaux, c'est d'aller les compter. »* (...)

« Les bois de la commune contiennent donc quatre mille huit cents chênes, trois mille deux cents hêtres et seize cents bouleaux. » (...) [démontre la maîtresse]

« Permettez, dit la petite poule blanche. (...) Les bois de la commune contiennent trois mille neuf cent dix-huit chênes, douze cent quatorze hêtres et treize cent deux bouleaux. (...) Nous avons passé l'après-midi à les compter. »[16]

Le langage joue pleinement ses fonctions d'outil de communication, de représentation du monde et d'instrument de la pensée (p.13)

« (...) parce que nous avons reçu le pouvoir de nous convaincre mutuellement et de faire apparaître clairement l'objet de nos décisions, non seulement nous nous sommes débarrassés de la vie sauvage, mais nous nous sommes réunis pour construire des villes ; nous avons fixé des lois ; nous avons découvert des arts ; et, presque toutes nos inventions, c'est la parole qui nous a permis de les conduire à bonne fin. C'est *la parole qui a fixé les limites légales entre la justice et l'injustice, entre le mal et le bien ; si cette séparation n'avait pas été établie, nous serions incapables d'habiter les uns près des autres. C'est par la parole que nous confondons les gens malhonnêtes et que nous faisons l'éloge des gens de bien. C'est grâce à la parole que nous formons les esprits incultes et que nous éprouvons les intelligences ; car nous faisons de la parole précise le témoignage le plus sûr de la pensée juste ; une parole vraie, conforme à la loi et à la justice, est l'image d'une âme saine et loyale. C'est avec l'aide de la parole que nous discutons des affaires contestées et que nous poursuivons nos recherches dans les domaines inconnus. »* Isaocrate, Discours, III (Nicoclès ou les Cypriens, 6-7)

« À Djanet, j'ai acheté une fausse carte de réfugié. C'est la deuxième fois que je change d'identité depuis mon départ. Au Niger, j'étais devenu béninois. Cette fois-ci, j'étais libérien. (...)

Après trente jours passés en rétention à Fuerteventura, une des îles des Canaries, je suis relâché. Je n'ai pas dit que j'étais camerounais. Pour les autorités, j'étais Ousmann Salem, un Guinéen, de la Guinée Conakry parce que les Sénégalais, les Camerounais, les Nigérians ou les Ghanéens sont expulsés vers leur pays d'origine. Je m'étais entraîné à ne parler ni français, ni anglais, à répondre uniquement dans mon dialecte, mais il y avait un Malien avec les policiers. Il parlait tous les dialectes de l'Afrique de l'Ouest, dont le guinéen.

J'ai donc donné mes réponses en français. J'ai dit que j'étais né en Guinée et que j'avais été élevé en Côte d'Ivoire. Même s'ils ne m'ont pas cru, ils n'ont pas pu déterminer ma véritable nationalité. Je suis donc libre, en possession d'un papier qui m'autorise à être présent sur le territoire espagnol. Pendant combien de temps ? Je ne sais pas car je ne lis pas l'espagnol... »[17]

Yvanne CHENOUF ■

■ **13.** O. Mannoni, « Un Mallarmé pour les analystes », dans *Travail de la métaphore*, Denoël, 1984, pp.32-34 ■ **14.** Frédéric FRANÇOIS, « Qu'apprend-on ? » *La Langue ou des façons de mettre en mots ?*, *Le Français Aujourd'hui n°147*, avril 2003, p.23 ■ **15.** Elisabeth Bautier & Roland Goigoux, « Difficulté d'apprentissage, processus de secondarisation et pratiques enseignantes : une hypothèse relationnelle », Revue Française de pédagogie n°148, 2004, pp. 89-100 ■ **16.** Marcel Aymé, *Les Contes du chat perché*, Gallimard, 1939 ■ **17.** Kingsley, *Carnet de route d'un immigrant clandestin*, Marval, p.133

Écrivain : Terme noble dont la première syllabe est bellement conjonctive, dont la seconde est conforme à la définition sartrienne (on écrit pour alerter), mais dont la dernière fait beaucoup de tort aux précédentes. **Hervé BAZIN**. *Abécédaire*